

PAUL PAYAN

ENTRE ROME ET AVIGNON

Une histoire du Grand Schisme (1378-1417)

Au fil de l'histoire

Flammarion

Exit de la publication

Entre Rome et Avignon

Dans la même collection

- Ken Alder, *Mesurer le monde. L'incroyable histoire de l'invention du mètre.*
- Götz Aly, *Comment Hitler a acheté les Allemands.*
- Alessandro Barbero, *Waterloo.*
- Alessandro Barbero, *Le Jour des barbares. Andrinople, 9 août 378.*
- Jean-Paul Bertaud, *Les Royalistes et Napoléon.*
- Olivier Chaline, *Le Règne de Louis XIV.*
- Richard Evans, *Le Troisième Reich* (3 volumes).
- Robert Gellately, *Avec Hitler. Les Allemands et leur Führer.*
- Robert Gellately, *Les Entretiens de Nuremberg.*
- Victor Davis Hanson, *La Guerre du Péloponnèse.*
- Gilles Havard et Cécile Vidal, *Histoire de l'Amérique française.*
- Julian Jackson, *La France sous l'Occupation, 1940-1944.*
- Annie Jourdan, *La Révolution, une exception française ?*
- Ian Kershaw, *Le Mythe Hitler. Image et réalité sous le III^e Reich.*
- Ian Kershaw, *La Chance du diable. Le récit de l'opération Walkyrie.*
- Daniel Lefeuvre, *Chère Algérie. La France et sa colonie, 1930-1962.*
- Daniel Lefeuvre, *Pour en finir avec la repentance coloniale.*
- Jean-Pierre Moisset, *Histoire du catholicisme.*
- Frédéric Rouvillois, *Histoire de la politesse de la révolution à nos jours.*
- Frédéric Rouvillois, *Histoire du snobisme.*
- Sylvie Thénault, *Histoire de la guerre d'indépendance algérienne.*

Paul Payan

Entre Rome et Avignon

Une histoire du Grand Schisme
(1378-1417)

Flammarion

L'image qui figure au début de chaque chapitre de ce livre provient de la série des Vaticinia de summis pontificibus, dans un manuscrit réalisé vers 1410, après le concile de Pise. Ces séries prophétiques, composées entre la fin du XIII^e siècle et le milieu du XIV^e siècle, sont alors réagencées pour présenter le schisme comme une crise diabolique, désormais surmontée : ici, la bête à « l'aspect terrible », qui balaye de sa queue les étoiles du ciel, est assimilée au pape Urbain VI. (© British Library Board. All Rights Reserved. Ms. Arundel 117, fol. 144.)

Introduction

Rome, printemps 1378. La ville est en effervescence. Le dimanche de Pâques, on a couronné un nouveau pape, Urbain VI, élu dix jours auparavant par les cardinaux réunis en conclave dans le palais du Vatican. C'est un événement, car les Romains n'ont pas assisté à une élection pontificale depuis... soixante-quinze ans. Depuis le début du XIV^e siècle en effet, les papes, tous d'origine française, ont fait le choix de résider à Avignon, bien loin du siège traditionnel de leur autorité. Au moment où Urbain VI est couronné, cela fait à peine plus d'un an que la cour pontificale est revenue à Rome. Le nouveau pape est italien, et beaucoup espèrent qu'il parviendra à réinstaller durablement le gouvernement de l'Église dans la Ville éternelle et à mener les réformes que l'on réclame depuis longtemps. Mais les choses ne se passeront pas comme cela.

Car, en ce printemps 1378, les cardinaux murmurent. Ils ont peur des Romains, et trouvent qu'ils leur ont un peu forcé la main, en réclamant à cor et à

cri un pape romain, ou au moins italien. Surtout, les cardinaux supportent mal la manière dont le nouveau pape les traite. Au début de l'été, ils quittent Rome pour gagner Anagni, puis Fondi. Là, après avoir déclaré nulle l'élection d'Urbain VI, ils désignent un nouveau pape en la personne de Clément VII. Quelques mois plus tard, celui-ci regagne les bords du Rhône où il s'installe dans le palais de ses prédécesseurs. Il y a désormais deux papes à la tête de l'Église, un à Rome et un autre à Avignon. Le Grand Schisme a commencé.

L'épisode a été marquant, à tel point qu'aujourd'hui encore, le visiteur qui s'extasie devant le gigantesque palais d'Avignon croit souvent que tous les papes qui y ont séjourné n'étaient que les concurrents de ceux de Rome. Il faut corriger d'emblée cette confusion : pendant près de soixante-dix ans, de 1309 à 1376, sept papes parfaitement légitimes ont résidé à Avignon. Ce n'est qu'après leur retour à Rome que le schisme a éclaté, Avignon devenant alors la capitale par défaut d'un des deux concurrents, chassé d'Italie par son adversaire. À vrai dire, cet épilogue douloureux a pendant longtemps contribué à jeter un voile sombre sur la papauté avignonnaise, accusée d'être responsable de la déchirure de l'Église. Sur cette affaire comme sur beaucoup d'autres, il importe que l'historien renonce aux habits du juge, et préfère l'analyse de causes multiples et complexes à la désignation de coupables¹. Il n'y avait pas de fatalité à l'éclatement de la crise de 1378, et la

1. La recherche des responsabilités ou la défense de tel ou tel camp ont marqué pendant très longtemps les historiens du Grand Schisme, en fonction de leur rapport avec l'Église ou de leur appartenance nationale. Le lecteur soucieux d'avoir quelques lumières sur cette évolution pourra se reporter à la « note historiographique », p. 293.

réinstallation de la cour pontificale à Rome, bien que délicate, aurait très bien pu réussir. Pour autant, il est évident que la violence de la déchirure, sa durée exceptionnelle et son impact ne peuvent se comprendre sans tenir compte des évolutions qu'a connues le gouvernement de l'Église pendant les décennies qui l'ont précédée, c'est-à-dire pendant le séjour avignonnais.

Tout schisme concerne directement l'organisation institutionnelle d'une Église. Le terme, étymologiquement, signifie « séparation » : celle-ci peut être motivée par des aspects dogmatiques, mais le mot ne s'emploie que lorsqu'une partie de la hiérarchie décide de faire sécession, et revendique la légitimité de l'autorité. Ainsi, on ne parle pas de schisme lorsqu'un mouvement, dénoncé comme hérétique, se détache radicalement de l'Église et de son mode de fonctionnement, comme dans le cas de la réforme protestante. Dans le monde chrétien, le schisme le plus profond et le plus long est celui qui oppose l'Église latine de Rome à l'Église grecque. Prononcé officiellement en 1054, il est toujours actif aujourd'hui malgré de très nombreuses tentatives de rapprochement. Le schisme de 1378 n'a, quant à lui, aucun fondement dogmatique. Ses bases sont purement juridiques et politiques, puisqu'il oppose deux papes persuadés tous les deux d'être les successeurs légitimes de saint Pierre.

Une telle histoire paraît aujourd'hui bien surprenante, car le siège pontifical n'a plus vraiment été disputé depuis le XV^e siècle¹. Pourtant, c'est arrivé assez

1. En réalité, il existe aujourd'hui des groupes extrêmement minoritaires qui contestent la légitimité des papes depuis le concile de Vatican II. Le « sédévacantisme » considère qu'il n'y a plus de pape depuis la mort de Pie XII en 1958, mais le « conclavisme »

souvent auparavant, et on compte depuis le début de l'histoire de l'Église une bonne trentaine d'antipapes qui ont cherché avec plus ou moins de succès à revendiquer le trône de saint Pierre. Au Moyen Âge, la plupart de ces schismes pontificaux sont liés à la rivalité entre le pape et l'empereur, ce dernier tentant parfois d'imposer un candidat plus docile à la tête de l'Église. Ainsi, à la fin du XII^e siècle, l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse soutient Victor IV puis Pascal III contre le pape Alexandre III, pourtant reconnu par tout le reste de l'Occident. Quelques années auparavant, l'Église avait déjà souffert du schisme d'Anaclet, dont les ressorts semblent plus complexes, et qui n'est pas sans ressemblance avec celui qui nous intéresse. En 1130, deux groupes de cardinaux, opposés par des intérêts de famille et peut-être aussi par des conceptions différentes de l'autorité pontificale, élisent simultanément deux papes concurrents, Innocent II et Anaclet II¹. Le premier est rapidement reconnu par les plus grandes puissances occidentales, la France de Louis VI puis l'Empire de Lothaire III, mais Anaclet bénéficie du soutien du roi Roger de Sicile, qui lui permet de se maintenir jusqu'à sa mort en 1138.

La crise qui débute en 1378 se distingue de toutes celles qui l'ont précédée, et c'est pourquoi elle a été qualifiée de Grand Schisme. Déclenchée par un conflit

en propose d'autres, et on trouve facilement dans les méandres de la toile les noms d'une dizaine au moins d'antipapes contemporains. On apprend par exemple qu'un certain Pierre II aurait succédé à Grégoire XVII en 2005, quelque part en Espagne !

1. Voir VAUCHEZ, A. (dir.), *Apogée de la papauté et expansion de la chrétienté*, MAYEUR, J.-M., PIETRI, CH. et L., VAUCHEZ, A. et VENARD, M. (dir.), *Histoire du christianisme*, t. V, Paris, 1993, p. 187-193.

inédit entre le pape et ses cardinaux, elle se caractérise d'abord par sa longueur : pendant près de quarante ans, jusqu'en 1417, deux lignées de pontifes se disputent le trône de saint Pierre. Après 1409 et la tentative avortée du concile de Pise pour résoudre la crise, il y aura même trois papes en concurrence ! Durant cette longue période, la Chrétienté d'Occident se retrouve divisée entre deux obédiences d'importance à peu près égale, ce qui rend impossible la victoire de l'un des prétendants. Il faudra deux conciles, l'abdication d'un pape et la condamnation de deux autres, pour parvenir enfin à retrouver l'unité perdue. Il n'y a eu ni vainqueur ni vaincu, et la crise s'est dénouée sans que soit résolue la question de la double élection de 1378.

Lequel, d'Urbain VI ou de Clément VII, était alors le pape légitime ? Cette question est restée longtemps en suspens, jusqu'à ce que Jules de Médicis, élu pape en 1523, choisisse de reprendre le nom de Clément VII, indiquant ainsi qu'il considérait les papes avignonnais du Grand Schisme comme des antipapes. Il fallut attendre bien plus longtemps pour que soit résolue la question du pape Jean XXIII, nommé par le concile de Pise en 1409. Ce n'est qu'en 1958, lorsque Angelo Roncalli reprit son nom, que l'on sut qu'il fallait ranger également les papes de Pise parmi les antipapes. Dès lors, l'affaire est entendue pour l'Église, qui considère que seule la lignée des papes de Rome, successeurs d'Urbain VI, était légitime. La succession ininterrompue des pontifes depuis saint Pierre est ainsi préservée.

L'historien, lui, est bien obligé de constater que les contemporains du Grand Schisme ne sont pas parvenus à se mettre d'accord, malgré de multiples débats et une argumentation juridique très riche construite dans les deux camps. C'est pourquoi je n'utiliserai pas le terme

d'antipape pour désigner l'un ou l'autre des adversaires, car chacun a été reconnu comme le pape légitime par une part importante de la Chrétienté.

Cette incapacité à résoudre la question de la légitimité du pape explique pour une grande part la longueur de la crise. Pour autant, l'histoire du Grand Schisme ne se réduit pas à une querelle juridique. L'affaire a mobilisé toutes les puissances politiques de l'Occident, invitées à soutenir l'un ou l'autre des candidats ; elle a sollicité les intellectuels, les juristes, les théologiens ; elle a perturbé de nombreux fidèles qui voyaient se déchirer les plus hautes autorités de l'Église. À tous égards, elle constitue un épisode crucial de l'histoire européenne. Pendant des siècles, le pape s'était peu à peu imposé comme le chef de l'Église et comme l'arbitre des pouvoirs en Occident, un processus qui avait trouvé une sorte d'aboutissement pendant le séjour avignonnais. Le coup de tonnerre de 1378 remet tout en cause. Pendant quarante ans, on va discuter de l'autorité dans l'Église, s'interroger sur la place du pape et sur son pouvoir. Les États européens qui sont alors en pleine construction y voient l'occasion rêvée de jouer un rôle déterminant, en vendant chèrement leur ralliement ou en prenant prétexte du soutien à l'un des papes pour nourrir leurs querelles. Le Grand Schisme exacerbe tous les conflits politiques : la guerre dite de Cent Ans entre la France et l'Angleterre, le conflit entre le Portugal et la Castille ou la lutte pour le trône de Naples.

Comment la population, tout imprégnée de christianisme, a-t-elle perçu cette déchirure ? L'humble chrétien du Moyen Âge a sans doute vécu le schisme comme une épreuve supplémentaire, après les grandes épidémies de peste et le ravage des guerres, une calamité qui ne peut s'expliquer que par la colère du Tout-Puissant. On voit

alors se multiplier les textes prophétiques qui cherchent à discerner les plans cachés de Dieu, mais également de nouvelles pratiques spirituelles, souvent aux marges de l'Église. Pourtant, c'est aussi le temps où les chefs-d'œuvre de l'art et les productions de l'humanisme naissant renouvellent librement la représentation de l'homme et du monde. Alors que les structures fondamentales de la Chrétienté vacillent, la façon dont la société de ce temps se montre capable de réinventer ses repères pour continuer à vivre est pour l'historien une véritable source de fascination.

La papauté ne se relèvera jamais complètement de la déchirure subie au tournant des XIV^e et XV^e siècles ; mais l'Europe, elle, y a trouvé les ferments d'une mutation décisive – comme si pour elle, le Grand Schisme avait pris les traits d'une violente crise de croissance.

I
DÉCHIRURE



1

Préambule : avant 1309

La portée d'une crise est à la mesure des équilibres qu'elle bouleverse. Celle qui est suscitée à la fin du XIV^e siècle par la rivalité de deux concurrents sur le trône pontifical en dit long sur la place prise par le pape et par l'Église dans la société et les structures politiques de l'Occident. Pour la comprendre, il faut remonter plusieurs décennies en arrière, avant même les inflexions décisives introduites par l'installation des souverains pontifes dans la ville d'Avignon.

Un siècle avant que n'éclate le Grand Schisme, qu'est-ce qui rassemble les peuples vivant alors en Europe occidentale ? Politiquement, les forces centrifuges l'emportent : partout, les revendications des rois et des princes prennent le pas sur le rêve impérial. Pourtant, le souvenir de l'Empire, celui de Rome, persiste. Il se retrouve

dans cette langue latine, utilisée par toutes les chancelleries et par les hommes de savoir ; il survit surtout dans l'organisation de l'Église romaine, seule institution à couvrir l'ensemble de l'Occident, et qui impose parfois dans la douleur une certaine manière de vivre et de concevoir le christianisme. De sorte que c'est le terme de « Chrétienté » que les Occidentaux du XIII^e siècle utilisent le plus souvent pour se définir. Leur unité est d'abord culturelle, idéologique et religieuse.

Elle est aussi économique, car cette Chrétienté latine se retrouve au XIII^e siècle à l'apogée d'un essor débuté autour de l'an mil. Les hommes ont partout dompté la terre, défriché les forêts, et se sont multipliés à tel point que l'on devine, à l'orée du XIV^e siècle, les premiers signes de fragilisation d'un équilibre difficilement atteint. Mais la richesse, née dans les campagnes, se concentre désormais en ville. Là, dans le bouillonnement des idées engendré par les jeunes universités, dans les mots des prédicateurs issus des nouveaux ordres mendiants, dans les maisons des marchands enrichis qui apprennent à compter mais aussi à lire et à écrire, prend forme peu à peu une nouvelle façon de penser la place de l'homme dans le monde, telle qu'elle s'exprime par exemple dans la grâce des œuvres de Giotto.

En effet, la Chrétienté latine a de plus en plus conscience qu'elle n'est pas seule au monde. Le vieux rêve de croisade, de reconquête des lieux saints sur le vieil ennemi musulman, l'a confrontée à une réalité plus complexe et plus difficile que prévu. Certes, la *Reconquista* a porté ses fruits dans la péninsule ibérique, et l'islam ne domine plus que le petit royaume de Grenade. Mais en Orient, la présence occidentale a fait long feu, et le dernier bastion latin, Saint-Jean-d'Acre, est perdu en 1291. Pire, la convoitise et l'appât du gain ont détourné le bras des

croisés de 1204 vers la ville mythique de Constantinople, capitale de l'autre empire chrétien, grec celui-là, Byzance. Une victoire lourde d'échecs à venir, tellement le souvenir du pillage pèsera désormais sur toute tentative de rapprochement des deux Chrétientés, et sur l'entreprise même de croisade, rendue suspecte d'arrière-pensées politiques et mercantiles.

Déçu par l'âpreté du Moyen-Orient, on se prend alors à regarder au-delà de Jérusalem, vers les immenses étendues de l'Est. De là-bas ont déboulé au début du XIII^e siècle des hordes de Tartares, c'est-à-dire de Mongols, sous la houlette de Gengis Khan, s'aventurant lors de raids meurtriers jusqu'au cœur de l'Europe centrale. Une fois le danger écarté, on se demande s'il ne serait pas possible de nouer des contacts, de convertir ces barbares, et pourquoi pas d'en faire des alliés contre les musulmans. Ne parle-t-on pas d'un énigmatique Prêtre Jean, un souverain chrétien qui régnerait quelque part en Orient ? Des ambassades sont alors envoyées jusqu'au cœur des steppes de Mongolie, mandatées d'abord par le pape Innocent IV, puis par le roi de France Saint Louis. En retour, les Occidentaux assistent à la venue d'étranges délégations mongoles, d'abord à Paris en 1262, puis au concile de Lyon II, en 1274. Sur le chemin ainsi ouvert s'engouffrent les missionnaires et surtout les marchands, tel ce Marco Polo qui passe vingt ans dans la lointaine Chine, avant de composer un récit fantastique qui nourrit pour longtemps l'imaginaire des Occidentaux. Pour eux, l'Orient est véritablement devenu, selon l'expression de Jacques Le Goff, un « horizon onirique ¹ ».

1. LE GOFF, J., « L'Occident médiéval et l'océan Indien : un horizon onirique », *Mediterraneo e Oceano Indiano*, Florence, 1970, p. 243-263, repris dans *Pour un autre Moyen Âge*, Paris, 1977.

Table

Introduction	7
--------------------	---

I

Déchirure

1. Préambule : avant 1309	17
2. La papauté à Avignon	29
3. La double élection de 1378.....	55
4. Urbain VI ou Clément VII ?.....	77

II

Impasses

5. L'épreuve de force.....	101
6. La France sans pape	121
7. Une Église bicéphale	145
8. Les fidèles entre deux papes ?.....	163
9. À la recherche de nouveaux repères.....	177
10. Le christianisme en question ?.....	195

III

Réunions

11. Le troisième pape	209
12. La fin du schisme ?.....	231
13. L'Europe est née à Constance.....	253
Épilogue	275
Chronologie.....	287
Note historiographique.....	293
Note sur les sources	298
Bibliographie	300
Index	306

Composition et mise en pages



N° d'édition : L.01EHBN000134.N001
Dépôt légal : avril 2009

Extrait de la publication